

rait un jour la fin cruelle mais glorieuse du prélat. Le général se rendit donc à l'évêché, où Monseigneur, seul dans son cabinet, lui raconta ceci. Un jeune dragon de la garnison se rendait à la cathédrale plusieurs fois par semaine et se promenait lentement, tantôt près du bénitier, tantôt près du tronc des pauvres, souvent à l'entrée d'une chapelle. Parfois il restait immobile une heure entière, les yeux fixes sur l'autel ou sur quelque tableau du chemin de la croix.

L'attitude de ce jeune soldat était respectueuse, et jamais un mot ne s'échappait de ses lèvres. Toujours debout, il ne s'occupait guère du commencement et de la fin des offices. Son esprit semblait être ailleurs; le bedeau, qui avait observé ce manège, eut des soupçons de crime ou de délit. Il prévint le suisse, et tous deux firent bonne garde. Ne découvrant rien, ils informèrent un vicaire, qui interrogea le soldat avec bonté, et lui offrit même de s'asseoir. Cette proposition fut repoussée avec une certaine chaleur. Le jeune cavalier répondit naïvement: je ne fais de mal à personne.

Cependant la surveillance continuait, toujours sans résultat. Suisse et bedeaux, chantres et serpent commencèrent à construire sur ce début une foule d'histoires dramatiques dont les tribunaux auraient le dernier mot.

L'air honnête du jeune homme, sa tenue réservée, les signes de piété qu'il donnait naturellement et sans ostentation, rien ne pouvait rendre le repos à ceux qui le surveillaient par devoir. Enfin, monseigneur fut prévenu; après s'être assuré de la vérité des faits et sans chercher à en mesurer la portée, il demanda l'appui de l'autorité militaire.

L'évêque était contrarié. Ami du soldat, il craignait de découvrir une faute grave, dont les suites porteraient atteinte à la considération militaire.

Le général ignorait complètement cette présence assidue d'un soldat dans la cathédrale.

Son étonnement ne fut pas moins grand

que celui de Mgr D..... A l'instant même il envoya un sergent de planton dans l'église, avec l'ordre de conduire le soldat à l'évêché. Si l'homme était absent, le sergent attendrait, et, au besoin, retournerait le lendemain à la cathédrale.

Trois heures après, le général revenait dans le cabinet de l'évêque. En traversant la cour, il vit le sergent avec le cavalier. Ce dernier était en proie à une vive émotion.

Il parut devant le général et l'évêque, après que le sergent eut regagné son poste.

Agé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, le visage imberbe, le regard doux et ferme, la tête découverte, ce jeune soldat supporta avec une sorte de dignité les regards qui cherchaient à scruter ses pensées. Après un court silence, le général lui dit:

— Nous n'avons rien à vous reprocher, mon garçon, vous n'êtes donc pas devant des juges. Seulement nous voudrions, monseigneur et moi, savoir bien franchement pourquoi vous passez ainsi, dans l'église quatre ou cinq heures de suite, à vous promener, à vous asseoir, à observer.....

— Pardon, mon général, je ne reste jamais que deux heures de suite et je suis debout.

— Peu importe le temps, mon ami, peu importe votre attitude. Répondez sans crainte. Que venez-vous faire en ce lieu? Le jeune soldat sourit et, s'adressant à l'évêque, dit avec une simplicité charmante: Monseigneur, je suis le fils d'un pauvre vigneron, sur les bords de la Dordogne. Je sais à peine lire et écrire. Au pays, nous avons un bon vieux curé qui, le soir, après les travaux du jour, réunit dans un coin de l'église les jeunes hommes de seize à vingt ans. Les autres peuvent aussi venir, mais les hommes seulement. Le curé ne fait pas de sermon, mais il cause avec nous, s'informe de nos besoins, de nos projets, nous donne des conseils, écoute nos misères et reçoit nos promesses.

Un soir, pendant les vendanges, il nous dit: Mes enfants, faites toujours quelque chose pour le bon Dieu. Lorsque vos paniers sont rompis de raisin, donnez une